

À LA RENCONTRE D'UNE CLASSE DE COLLÉGIENS NÎMOIS

KARINE GUERRE

Traductrice littéraire d'anglais vers le français, j'ai découvert le programme Quai des Langues lors d'une formation organisée par ATLAS en juin 2020. Ouverte aux traducteurs littéraires désireux de s'initier à l'animation d'ateliers de traduction ou, comme moi, de confronter leur expérience en la matière avec des collègues rompus à cet exercice, elle avait aussi pour objectif de présenter le programme Quai des Langues, lancé quelques mois plus tôt, et de former une première « promotion » de traducteurs au public particulier que représentent les primo-arrivants.

Après cette session, j'en ai suivi une seconde en février 2021. Construite, comme la précédente, sur l'échange, la mise en situation et le partage d'expérience, elle m'a permis d'élargir ma réflexion et de tester mon modèle d'atelier sur mes gentils collègues transformés en cobayes.

Au printemps 2021, ATLAS m'a proposé d'animer un atelier « Quai des Langues » au sein de la classe allophone d'un collège nîmois. J'ai accepté aussitôt, impatiente de rencontrer les élèves, leur professeure, et de mettre en pratique les méthodes pédagogiques déployées lors des stages de formation. J'avais aussi un sacré trac. Comment les élèves accueilleraient-ils ma démarche ? Parviendrais-je à les intéresser, voire à les initier, au processus de traduction ?

C'est donc avec une certaine appréhension que je me rends à Nîmes en juin 2021. Situé dans le centre-ville, le collège Révolution accueille près de cinq cents élèves, dont la classe UPE2A depuis près de vingt ans. L'administration comme l'équipe enseignante de cet établissement public sont donc formées à l'accueil des jeunes allophones.

Le groupe que je rencontre est constitué de neuf élèves (huit garçons et une fille), scolarisés en classes de 6e, 5e et 3e pour certaines disciplines, et réunis, plusieurs heures par semaine, pour l'enseignement du français. Certains, arrivés depuis plus de deux ans, le parlent et l'écrivent presque couramment ; d'autres le découvrent à peine. Leurs langues maternelles et leurs langues secondes reflètent la variété de leurs origines et de leurs parcours migratoires : la classe comprend quatre locuteurs d'arabe, deux d'ourdou, un de bambara, un de soninké et une locutrice de sango. Plusieurs d'entre eux se débrouillent en pachto, en bambara, en anglais ou en danois.

Chaleureusement accueillie par l'enseignante, qui m'épaulera tout au long de l'atelier, je commence par exposer le but de mon intervention (vivre un moment de partage entre les langues), puis je me présente, parlant avant tout de mon métier et de mes langues de travail. J'ai apporté quelques exemplaires de mes traductions que je montre aux élèves pour illustrer mon propos. Ils sont très impressionnés de voir mon nom imprimé sous celui de l'auteur sur la page de garde !

Je demande ensuite à chacun des participants (l'enseignante comprise) de se présenter en répondant à quatre questions :

- Quel est ton prénom ?
- De quel pays viens-tu ?
- Quelles langues portes-tu en toi ? (langue maternelle, langues apprises, langues côtoyées dans certains pays ou auprès de membres de la famille...)
- Quel est ton mot préféré en français et dans ta langue maternelle ?

Je note au tableau, sous forme de liste, les langues et les mots cités.

À la fin du **tour de table**, nous comptons l'ensemble des langues qui « circulent » entre nous ce jour-là : plus d'une vingtaine !

Quant aux « mots préférés », ils donnent lieu à des moments d'émotion, chaque participant se révélant aux yeux des autres par le choix de ce terme, qu'il s'agisse de « maman », « bonjour », « comment ça va » ou « voiture » en français ou dans les langues maternelles de chacun d'eux.

En notant les mots choisis par les uns et les autres, je constate

que les jeunes apprécient moins le mot lui-même (ses sonorités, sa musique) que ce qu'il désigne ou ce qu'il leur évoque. Ceci me semble un point de départ intéressant pour évoquer la traduction : nous entamons une petite discussion sur la manière dont on nomme une même chose dans différentes langues.

Après cette introduction, je propose **un premier jeu**, centré sur des comparaisons dont j'ai noté, avant l'atelier, le début sur de petits papiers (Rapide comme... Malade comme... Libre comme...) Chaque élève tire un papier d'une boîte, lit la phrase à voix haute et s'efforce de la compléter, en français ou dans sa langue maternelle (en traduisant alors l'expression pour le reste du groupe).

En nous incluant, l'enseignante et moi-même, dans le jeu, nous ajoutons nos propositions (en anglais pour moi, en français pour l'enseignante) à celles des élèves.

Cette première activité permet aux participants de gagner en confiance et d'entrevoir la complexité du processus de traduction : pour décrire un même concept (beauté, rapidité, taille...), on n'emploie pas les mêmes références d'un pays et d'une langue à l'autre.

Nous passons au **second jeu**. Je l'ai conçu à partir de cartes extraites d'une boîte de Memory pour enfants. Toutes représentent des animaux familiers (escargot, canard, tortue...) ou sauvages (ours blanc, tigre, lion, baleine, éléphant...) qui évoqueront des expressions idiomatiques aux participants. Chaque élève tire une carte ; on s'accorde quelques secondes de réflexion, puis je collecte les expressions de chacun, dans sa langue et dans sa traduction en français, que je note au tableau.

Cet exercice amuse beaucoup les élèves (les dessins d'animaux y contribuent !). Ils participent volontiers et lancent plusieurs propositions, chacun prenant plaisir à expliquer l'expression qu'il a choisie, puis à la traduire en français (secondée par l'enseignante lorsqu'ils cherchent leurs mots). Là aussi, nous observons le décalage qui s'opère d'une langue à l'autre, selon la perception que chaque culture se fait de tel ou tel animal.

L'atelier est maintenant commencé depuis une heure. Après une récréation d'une dizaine de minutes, nous passons à **l'exercice de traduction littéraire**, auquel nous consacrerons l'heure restante.

Je distribue le texte avec une pointe d'inquiétude : les participants

vont-ils l'apprécier et le comprendre ? Avant l'atelier, j'ai arrêté mon choix sur « King », l'un des chapitres des *Récités du Petit Nicolas*, de Sempé et Goscinny. Quelques jours plus tôt, l'enseignante a présenté l'épisode à ses élèves, les personnages et l'intrigue. Cependant, en arrivant en classe, je me suis rendu compte que ce choix était trop ambitieux : les connaissances et le niveau des élèves en français ne leur permettront pas de comprendre le texte dans le temps imparti, afin de le traduire vers leur langue maternelle. Durant la récréation, nous avons décidé, l'enseignante et moi, de limiter l'exercice de traduction à la galerie de personnages publiée en début d'ouvrage... et nous avons bien fait : les jeunes s'emparent de ces quelques lignes, illustrées par les dessins de Sempé, avec enthousiasme. Tous parviendront à les traduire de manière très satisfaisante, soit en groupe, soit seuls, vers leur langue maternelle.

Nous constituons des groupes de langue (un groupe d'arabe, un d'ourdou...) tout en assistant l'unique locutrice de sango, contrainte de travailler seule.

Chaque groupe choisit le personnage du *Petit Nicolas* dont il souhaite traduire la description (les garçons marquent une nette préférence pour Eudes, le caïd de la bande !) Puis les participants se mettent au travail, tandis que l'enseignante et moi passons parmi eux pour répondre à leurs questions. Ils traduisent avec sérieux et application, dans la bonne humeur, riant beaucoup, notant leurs idées, mettant en forme, se disputant parfois sur le choix d'un mot ou d'une formule... C'est réjouissant à observer !

Quand ils sont prêts, je leur propose d'enregistrer leurs productions à l'aide de mon téléphone portable, afin d'obtenir un fichier « son » qui conservera la trace de leur travail. Ils se prêtent volontiers au jeu, puis nous écoutons l'enregistrement complet, qui mêle joliment les langues de leurs pays respectifs. Ils sont, je crois, aussi émus que moi du résultat obtenu.

L'atelier touche à sa fin. L'enseignante oriente la discussion sur le métier de traducteur et sur ceux que les élèves ont été amenés à côtoyer au cours de leur vie. Plusieurs évoquent alors ces rencontres (il s'agit surtout d'interprètes chargés de traduire l'office religieux à la mosquée, ou de traducteurs juridiques aidant leurs parents à remplir leur dossier de demande de cartes de séjour). De mon côté, je les in-

vite à parler du « petit traducteur » qu'ils ont tous en eux depuis qu'ils vivent en France – ce mécanisme souvent automatique qui les conduit à traduire mentalement vers leur langue maternelle tout ce qui les environne... J'insiste sur le trésor qui est le leur, ces langues qu'ils portent en eux et qui nourrissent leur univers. Nous échangeons sur ce sujet, les confidences fusent, avec une certaine émotion, là encore. Je crois qu'ils comprennent un peu mieux en quoi consiste la traduction... et qu'il est possible d'en faire son métier !

Je les quitte à regret, mais euphorisée par la qualité et la richesse de nos échanges. Cet atelier s'est révélé fructueux à tous points de vue, tant pour les élèves et leur enseignante, que pour moi-même. Le dispositif mis en place a permis d'aborder des questions de fond de manière fluide et ludique. Par l'entremise des jeux de langues, puis du travail de traduction, chaque élève s'est senti valorisé dans ce qu'il possède (la richesse de sa langue maternelle) et ce qu'il cherche à acquérir (la maîtrise du français). L'écoute mutuelle, la bonne humeur et l'engagement des participants ont contribué à faire de ce moment de partage un temps d'enrichissement personnel pour chacun de nous.